

Des films

Guillaume Marchand

30 mars 2008

There will be blood (Paul Thomas Anderson)



Cinq ans après *Punch drunk love*, Paul Thomas Anderson nous revient avec une adaptation au cinéma d'un roman d'Upton Sinclair écrit en 1927, *Oil !*. Avant d'aller plus avant dans une analyse géohistorique du film, il faut souligner la formidable prestation, comme à son habitude, de Daniel Day-Lewis dans le rôle d'un " pétrolier " tel qu'il se qualifie lui-même.

Tourné au Nouveau Mexique et au Texas, dans la petite ville de Marfa, *There will be blood* narre, sur une période de vingt ans, l'ascension et la déchéance d'un pionnier (Daniel Day-Lewis) de la prospection pétrolière. Ce personnage, au fil de ses péripéties et de ses errances dans l'Etat du Texas et du Nouveau Mexique, est confronté à des personnages hauts en couleur, un prédicateur ou son presque frère par exemple, avec qui il noue des relations ambiguës et conflictuelles.

L'intérêt géographique du film est tout dans la reconstitution fidèle d'une période charnière de l'histoire des Etats-Unis et de l'Ouest américain, et dans la confrontation entre les hommes et les espaces, espaces qu'ils fréquentent, exploitent, s'approprient et se disputent. Paul Thomas Anderson montre l'Ouest américain de la conquête, de la concurrence qui annonce le capitalisme pétrolier et industriel, mais ancré sur une terre quasi vierge, désertique qui ne produira que par la technologie.

Ici, on a trois Amériques et trois espaces en interaction : le réalisateur met en relation l'Amérique des pionniers, solitaires, farouchement indépendants et qui ont un sens inné des affaires à ne pas manquer ; celle des premières communautés religieuses qui se sont installées comme sur une nouvelle terre promise, celle du Grand Ouest ; enfin une [Amérique " au ras du ranch "](#) si l'on peut dire, celle des travailleurs migrants et des villes champignons. Ces trois Amériques sont imbriquées par les paysages du désert, de la ville et la vaste et belle demeure du pionnier Daniel Plainview, qu'Anderson manie en photographe inspiré.

Le désert est le lieu des voyages initiatiques, de la réussite ou de l'échec. Le film est tourné dans le même désert que celui de *No country for old men*. Mais ici, point de tueur à la

recherche de l'impossible rédemption, plutôt un homme d'ambition et la rage aux dents, Daniel Plainview qui, avec son " fils ", ira de communauté en communauté, à la recherche de concessions pétrolifères. La terre promise des nouveaux migrants, ce sera la fortune matérielle acquise par la maîtrise de ce que les Soviétiques avaient appelé les " terres vierges ".

L'industrie conquérante a été symbolisée à une époque par les tours de fer que les derricks reprenaient la silhouette de chevalets miniers de plus grande taille auxquels Eiffel rendit hommage par une tour en ville. Elle l'est aussi par les " villes " bâties à la va-vite sur les chantiers de prospection, à proximité des gares comme celle de Little Boston.

Tout cela n'a de sens que dans une trame humaine qui tisse les différents paysages entre eux. Et la confrontation musclée entre Daniel Plainview et le prédicateur sur un fond de promesses non tenues est aussi celle d'un personnage dans une logique capitaliste et prédatrice avec un autre bâtisseur d'un autre genre, un bâtisseur d'église pour une communauté.

De l'or jaune californien des textes de Frederik Law Olmsted qui fut un feu de paille comparé à l'or noir texan autrement plus durable et juteux financièrement, c'est toute l'histoire d'une passion du territoire qui hante le cinéma américain. Pour notre plus grand bonheur cinéphile.

Compte rendu : Guillaume Marchand

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net